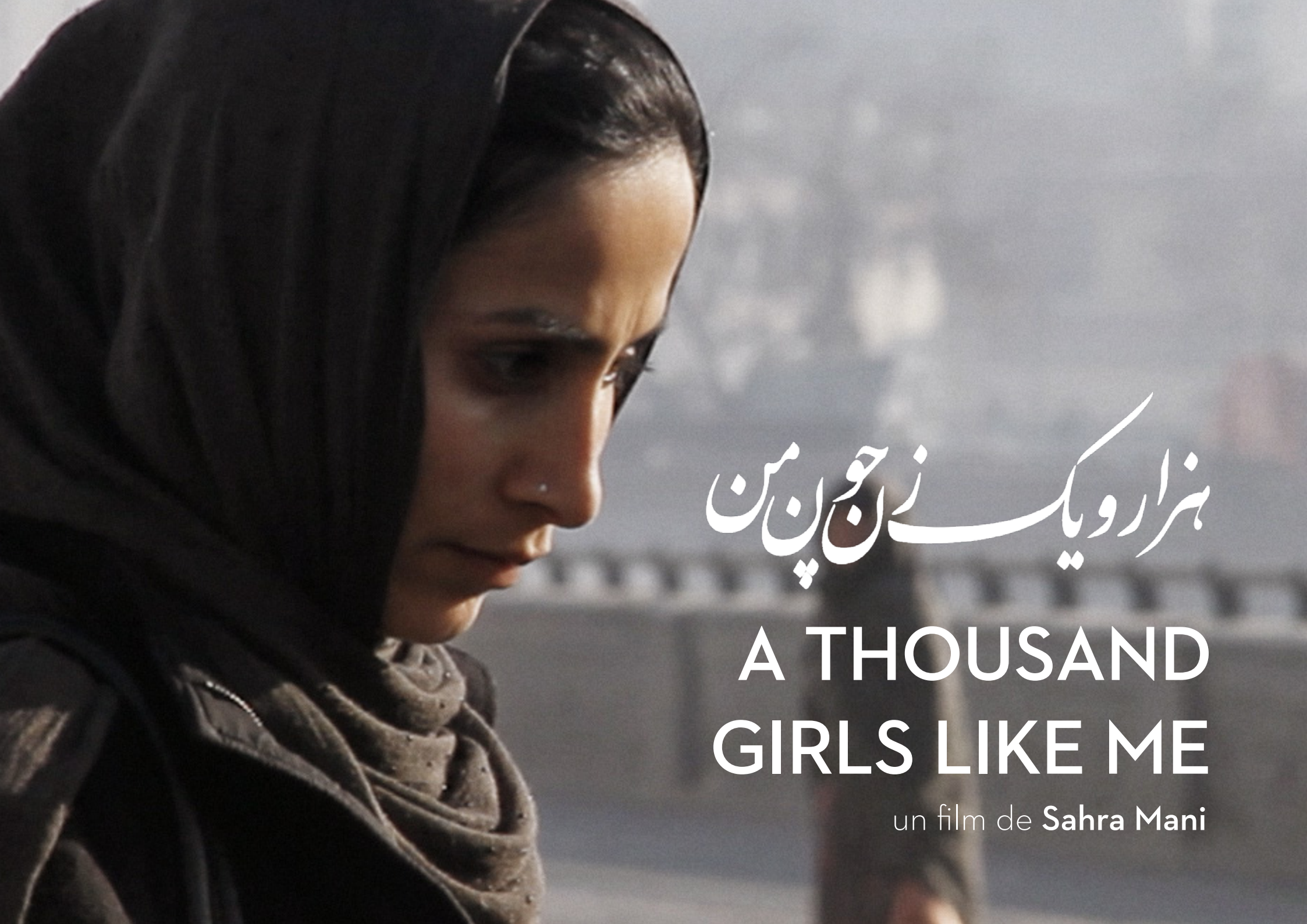




هزارویک زخمین

A THOUSAND
GIRLS LIKE ME

un film de Sahra Mani

A THOUSAND GIRLS LIKE ME

Un film de Sahra Mani



Durée : 1h20 - France / Afghanistan - 2017 - VOST

Image : DCP - 1.85 - Son : Dolby 5.1

DISTRIBUTION

BLUEBIRD

La Plage du Shadok
15 avenue du Rhin - 67100 Strasbourg
contact@bluebird-distribution.com

Photos et dossier de presse téléchargeables sur
www.bluebird-films.com

SYNOPSIS

Sur les pentes des montagnes mauves de Kaboul, où les cerfs-volants tournoient au-dessus des bazars, où règnent les croyances religieuses, Khatera, 23 ans, enceinte de son second enfant, brise le silence. Abusée par son père depuis son jeune âge, elle décide de prendre la parole. Ces quelques mots prononcés à la télévision, devant des millions de téléspectateurs, provoquent un séisme auprès des autorités politiques. Face à elle c'est tout un pays qui se lève. Déterminée à faire valoir ses droits, elle saisit la justice pour se défendre et faire reconnaître son statut de victime. Comment porter plainte et être entendue ? Ce film coup de poing livre au jour le jour le combat d'une femme d'exception.





FAIRE ENTENDRE SA VOIX ET AGIR AU-DELÀ DE LA PEUR



Jacqueline Deloffre

*Commission Droits des Femmes
Amnesty International France*

Dans une société structurée par des diktats patriarcaux et où règnent des croyances qui déniaient aux femmes le droit de s'exprimer, le droit d'exister, il faut avoir du courage pour prendre la parole. Khatera en a eu. Elle a 23 ans, attend son second enfant. Abusée par son père depuis son adolescence, elle a décidé de rompre le silence, de faire valoir ses droits, de défier les lois dictées par les Mollahs. Au péril de sa vie.

Non, elle ne hurlait pas lorsque son père abusait d'elle, elle noyait sa douleur et sa honte dans ses larmes. Alors, comment faire comprendre aux juges qu'elle n'a jamais consenti, qu'il y a eu viol ? Comment le prouver ? Comment porter plainte et être entendue lorsque ledit père – une personne fort honorable – soudoie la police pour étouffer la vérité ?

Sourde aux menaces des siens et des autorités religieuses, elle décide de désobéir. Et ce devant des millions de téléspectateurs. Ce soir-là, la cinéaste Sahra Mani entend la confession de Khatera. C'est ici le début d'une relation qui petit à petit donnera naissance à un documentaire hors du commun.

Si Amnesty International soutient ce film témoignage, c'est parce qu'il met en lumière les raisons qui conduisent une association de défense des droits humains à se mobiliser pour les droits des femmes. Se mobiliser signifie rendre visible les violences, les viols, les abus, les humiliations et discriminations subies par les femmes parce qu'elles sont femmes. Se mobiliser, c'est se battre pour faire avancer le droit et informer par le biais de documentaires comme *A Thousand Girls Like Me*. Se mobiliser, c'est dénoncer le rôle et la responsabilité des États coupables de complicité en laissant faire. Et ce malgré les déclarations et conventions qu'ils ont signées et ratifiées.

Au nombre des textes internationaux ratifiés par l'Afghanistan, citons notamment la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes (CEDAW), adoptée par l'Assemblée générale des Nations unies le 18 décembre 1979. Également, sur le plan national, de nombreux pays ont voté des lois qui protègent et font la promotion des droits des femmes – mais elles restent lettre morte.

Aucune excuse ne permet à un État de ne pas appliquer pleinement et efficacement les lois nationales et internationales qu'ils ont adoptées. Une chose est sûre : l'égalité et les droits ne peuvent s'épanouir que si les femmes ont la possibilité de faire entendre leur voix.



NAÎTRE FEMME EN AFGHANISTAN

Carol Mann

*Sociologue, spécialiste de la place des femmes
dans les conflits armés, en particulier l'Afghanistan.
Fondatrice de l'association 'Women in War'*

Ce documentaire, réalisé sur une période de trois ans, raconte l'histoire de Khatera, une jeune femme violée par son père et aujourd'hui mère de deux enfants. Elle décide de porter plainte et de raconter son calvaire à la télévision. Si la première partie paraît inouïe dans un contexte occidental (bien qu'il y ait eu des cas notoires d'inceste comme celui de Josef Fritzl en Autriche), la seconde l'est moins, puisque le recours aux médias et aux tribunaux est chose banale. En Afghanistan, c'est le contraire : si l'inceste et le viol n'ont rien d'exceptionnel (d'où le titre du film), c'est le recours à la justice et à la télévision qui font scandale, même si ces actes sont en principe condamnés.

Le domaine privé est le territoire exclusif de l'homme afghan où nul n'a le plus petit droit de regard, en particulier quand il s'agit du traitement des femmes. Le père de famille seul, soutenu par les frères et les oncles, décide de la vie ou de la mort de tous les êtres de sexe féminin sous son toit. Il prescrit son mariage, son travail, son accès à la scolarité ou aux services de santé. La femme comme dans toutes les sociétés ultra-patriarcales (dont l'Italie et l'Espagne il n'y a pas si longtemps) représente l'honneur du groupe par son comportement sexuel où la chasteté est de rigueur, ou plus précisément la relation sexuelle avec le mari est la seule qui soit autorisée. Toute autre relation est condamnée par la loi en tant qu'« adultère », une sexualité illégitime parce qu'elle exclut l'époux réel ou potentiel et n'est pas autorisée par le père. C'est pourquoi ce sont les victimes des viols qui languissent en prison à Kaboul, parce que même

si elles ont subi les pires violences, ces jeunes femmes sont considérées coupables d'avoir trahi la réputation du groupe familial, et cette honte est gravée dans leur corps. Dans les zones rurales, la victime peut être lapidée, mais à Kaboul qui se prétend plus moderne, elle est enfermée derrière les barreaux tandis que le violeur, moyennant quelques bakchichs, s'en sort toujours. Si elle en émerge, elle devra se cacher sa vie durant pour éviter la vengeance des mâles de son entourage.

Il y a donc une histoire double qui est racontée dans ce puissant documentaire : d'une part, l'horreur absolue vécue par Khatera, violée durant toute son enfance devant sa mère impuissante à arrêter cet homme brutal, et de l'autre les réactions des frères, des oncles devant la médiatisation d'une situation qui aurait dû demeurer secrète. C'est bien pour cela qu'on en veut tant à la jeune femme. Comme le dit un de ses frères : elle a sali l'honneur familial, et il demande à la réalisatrice Sahra Mani d'arrêter de les filmer, parce que le scandale s'est répercuté sur les médias sociaux et les hommes portent la honte que seule devait supporter la victime. C'est ici que réside le véritable crime dans la société afghane : un outrage au droit patriarcal.

La lenteur des tribunaux, l'incrédulité des autorités, la difficulté d'obtenir des tests d'ADN et enfin la législation elle-même en témoignent comme nous le constatons dans ce film si poignant. Certes la constitution moderne garantit, sur papier uniquement, les droits des femmes, mais en réalité, c'est le droit tribal, pré-coranique qui prime,



Carol Mann

*Sociologue, spécialiste de la place des femmes
dans les conflits armés, en particulier l'Afghanistan.
Fondatrice de l'association 'Women in War'*

renforcé par les deux véritables axes de pouvoir dans ce pays, à savoir les Talibans (avec qui les Américains tentent de négocier) et l'État Islamique. C'est pour cela qu'il y a encore des fillettes qui sont mariées à onze ans, des jeunes filles qui continuent à mourir en accouchant parce qu'on leur a interdit une quelconque assistance médicale. Elles demeurent parmi les plus illettrées de la planète, souffrent en masse de violences extrêmes quotidiennes.

Pourtant, un nombre important jeunes filles des villes ont cependant pu profiter de la nouvelle offre éducative et médiatique pour commencer à se révolter, ce que Khatera fait, malgré elle.

L'Afghanistan a beau avoir reçu une assistance humanitaire considérable, mais celle-ci, un coupé-collé de stéréotypes occidentaux ne sert à rien si les mentalités ne changent pas. Et ce sont les femmes, en particulier celles de la génération de la courageuse Khatera ainsi que la réalisatrice de ce film, Sahra Mani, également de Kaboul, qui sont les mieux habilitées à transformer la société afghane. Non pas en sous-produit globalisé, mais en une démocratie afghano-compatible, si l'on peut dire, basée sur les valeurs familiales, mais aussi poétiques, qui sont profondément les leurs dans un pays d'une beauté, il faut l'admettre, réellement époustouflante.



ENTRETIEN AVEC SAHRA MANI

Comment est né ce projet ?

Je regardais la télévision chez moi à Kaboul lorsque j'ai assisté à la confession de Khatera, comme des millions de téléspectateurs. J'ai alors décidé d'aller à sa rencontre. Je voulais en savoir davantage. C'est bien plus tard, lorsqu'elle a découvert que j'enseignais le cinéma à l'Université, qu'elle est revenue vers moi pour me proposer de la suivre dans son combat.

Au départ, je n'étais pas vraiment certaine d'être la bonne personne pour restituer cette histoire. Mais petit à petit j'ai trouvé ma place et la bonne distance pour faire ce film.

Qu'est-ce qui vous a décidée à vous saisir d'un tel sujet ?

C'est avant tout la rencontre avec Khatera qui m'a poussée à faire ce film. Le fait de partager son intimité, sa lutte nous a beaucoup rapprochées. J'ai découvert à travers son témoignage combien il était important de transmettre son histoire personnelle pour permettre à des « milliers de femmes » qui traversent les mêmes épreuves de prendre conscience qu'elles ne sont pas seules et les encourager ainsi à prendre la parole.

Avez-vous rencontré des difficultés pendant le tournage ?

Je n'ai pas rencontré d'obstacles en particulier lorsqu'il s'agissait de filmer Khatera. Tout s'est fait très naturellement. Khatera voulait que je la filme. Elle comptait sur moi pour raconter son histoire.

Ceci dit, le tournage en extérieur ou dans certaines situations, notamment en présence de ses frères, était plus difficile à tenir. Je n'y étais pas préparée. Je n'ai pas eu d'autre choix que de m'adapter et d'utiliser le minimum de matériel pour continuer à filmer le plus discrètement possible. Il fallait réfléchir sans cesse et anticiper certaines situations de tournage. Nous étions sans arrêt sur le qui-vive, face aux menaces d'attentats, d'attaques-suicides ou de bombardements qui pouvaient surgir à tout moment. Dans ces conditions, il était peu aisé de créer un objet artistique.

Avez-vous subi des pressions ou des menaces pendant le tournage ?

J'ai effectivement subi et reçu des menaces de mort par téléphone tout au long du tournage. Ces pressions étaient quasi quotidiennes. Comme Khatera, je devais y faire face. Mais celles-ci me semblaient moins graves au regard de la violence dans laquelle est plongée l'Afghanistan, les menaces d'attentat que subissent tous les Afghans. J'ai moi-même échappé au pire à de nombreuses reprises, et souvent de justesse. J'ai eu de la chance de ne pas être touchée physiquement et de pouvoir aller jusqu'au bout du film. C'est à croire que tout Afghan vivant en Afghanistan est dans un sursis permanent.

C'est vous-même qui mettez Khatera en contact avec Mahfuza Folad, conseillère juridique. Pourquoi intervenir ?

Mon intention n'a jamais été d'apparaître dans le film, ni de faire partie de l'histoire. Khatera était selon moi assez solide pour raconter elle-même son combat. Mais à cet instant précis il y avait une urgence. La situation était sans issue. Il fallait intervenir. J'étais là, aux côtés de Khatera au cours de ces moments. Cela étant, je ne voulais pas apparaître à l'écran. Je ne voulais pas non plus dissimuler ma présence. Je tenais à rester sur la compréhension des événements, dans leur déroulement. C'était important d'être honnête vis-à-vis du spectateur.

Est-ce que ce film est une occasion pour vous de dire quelque chose du monde ?

À travers ce portrait de Khatera, *A Thousand Girls Like Me* interroge la société patriarcale où règnent des croyances qui dénie aux femmes le droit de s'exprimer, et dénonce les violences faites aux femmes. Ce film permet également de dénoncer le tabou de l'inceste et de parler du combat à mener pour faire reconnaître ses droits en tant que victime. Le film aborde des questions fondamentales et universelles des Droits Humains. Le parcours singulier de Khatera permet de mesurer toute la complexité de ce qui se joue au sein de la structure familiale, à travers la relation mère-fille et frères-sœur notamment, et dans la société plus largement.



Ma plus grande difficulté a été de me mettre à la place de Khatera. Lorsque j'y suis parvenue, de façon inattendue j'ai été frappée d'une profonde dépression. Je ne parvenais plus à trouver la porte de sortie de tout cet enfer qu'elle avait pu vivre. Aujourd'hui encore je suis marquée par cette histoire. Mes convictions sociales en subissent encore le coup, comme ma foi dans l'autorité et l'État tant il a été difficile de réaliser un film sur ce tabou.

Vous avez suivi Khatera sur une période de trois ans. Comment s'est écrit le film à partir d'un matériau aussi dense ?

Chaque soir, en rentrant du tournage, je regardais les images. J'ai commencé à réaliser un premier découpage en cours de tournage. Ensuite, j'ai passé six mois en salle de montage, axant la narration sur une série de séquences choisies. Montage qui, lui-même, a évolué. Au final, le montage définitif du film est très différent de l'histoire que nous avions écrite à partir des rushes. Cela nous a demandé beaucoup de travail, et de patience.

Ces images de Kaboul à flanc de colline, aux rues colorées et nimbées de soleil, ou recouvertes de neige, vont à rebours des clichés véhiculés par les médias, montrant un pays dévasté par des années de guerre et d'instabilité.

C'est cette beauté qui nous maintient en vie après ces années de guerres sanglantes. Il était tout aussi important pour moi de partager ce sentiment avec ceux qui découvriront le film, que l'histoire de Khatera. J'espère qu'un jour la paix finira par revenir, et que tous, de par le monde, viendront redécouvrir Kaboul. Nous ne pouvons pas ignorer cela : si la guerre a le pouvoir de rendre nos vies misérables, elle ne pourra jamais anéantir la beauté du monde. Kaboul a de tout temps été l'une des plus belles capitales d'Asie centrale, et de ses décombres renaîtra son éclat.

Il y a également cette séquence en milieu de film, alors que Khatera vient de récupérer son nourrisson, moment paisible au bord de l'eau à partager une pastèque en famille...

La relation qu'entretenaient ces trois femmes - trois générations différentes - était remarquable. Elles avaient beaucoup d'amour l'une pour l'autre. Elles ont appris à se soutenir. Et elles ont finalement compris que seul l'amour pouvait les sauver, et que là était la clé de leur liberté. C'est l'un des temps forts du film, qui montre toute la complexité du sujet.

Cette scène au parc est un de ces moments hors du temps où les épais nuages qui assombrissent leurs vies étaient haut dans le ciel. Un instant de répit et de paix où l'amour prend le pas sur tout. D'une fille à sa mère ou à sa grand-mère, d'une mère à sa fille ou à sa petite-fille. En dépit des tensions dans les rapports qui les lient, elles ont su puiser une grande force dans leur capacité de résilience.

...Illustrée par cette chanson d'une poésie rare « The flowers in this garden won't bloom forever ». Comment résonne-t-elle avec votre histoire ?

Le temps passe mais la douleur reste. C'est la réalité de nos vies. La réalité de ma vie de jeune fille réfugiée qui a grandi dans un camp en Iran. L'un des pires endroits au monde où se trouver réfugié. Ma génération qui a grandi avec la guerre, et toutes ses conséquences. Ma génération déracinée et sans un futur. Nous sommes nés au mauvais endroit et au mauvais moment dans un pays déclaré zone de guerre pendant des décennies. Une guerre menée pour l'argent, le pétrole, le pouvoir, la domination religieuse dans la région... Une enfance, une adolescence, une partie de notre vie sacrifiée sur l'autel de la guerre.

Bien sûr que « les fleurs ne reflouriront pas éternellement », une fois cet âge d'or passé et derrière nous, il n'est pas possible d'y retourner.

Je suis toujours aujourd'hui témoin d'enfances sacrifiées dans les rues de Kaboul. Ce cercle vicieux dans lequel ont été prises la génération de mes parents et la mienne n'est toujours pas brisé. Nous payons aujourd'hui encore le prix d'une guerre qui n'est pas la nôtre.



ENTRETIEN AVEC KHATERA

Qu'est-ce qui vous a poussée à partager votre histoire ?

Ce qui m'est arrivé ne devrait arriver à personne. J'ai depuis toujours cherché à me libérer de cette situation, sans y parvenir.

C'est la naissance de ma fille qui a changé mon regard sur la situation. J'ai immédiatement craint pour sa sécurité plus que pour la mienne. Je me suis décidée à tout mettre en œuvre pour trouver une solution. Je ne voulais pas qu'elle passe par ce que j'ai moi-même vécu. Il fallait que je quitte cet enfer. Je savais qu'il était probablement trop tard pour moi, mais je devais garantir une autre vie, une meilleure vie, à mes enfants. À tout prix.

Comment avez-vous vécu cette intrusion de la caméra dans votre intimité ?

J'ai cherché à dénoncer ce que je vivais. J'ai alerté autour de moi autant de gens que possible, mais personne ne m'écoutait. Mon père avait une très bonne réputation au sein de notre communauté, et il disposait du soutien indéfectible de sa famille.

C'est une chance que j'ai pu raconter mon histoire dans ces conditions. Je souhaiterais pouvoir la partager autant que possible. Mon père et sa famille ont jusqu'ici tout fait pour la cacher durant toutes ces années.

J'avais la possibilité de prendre la parole et de dénoncer ses actes.

Ce film dit beaucoup de votre engagement. Quel serait le message premier que vous souhaitez transmettre ?

Quand j'ai révélé mon histoire à la TV, la production m'a dit avoir reçu un grand nombre d'appels venant de tout l'Afghanistan. Toutes ces femmes annonçaient qu'elles vivaient ou avaient vécu la même situation que moi pendant plusieurs années, ce qui me laisse penser qu'il y a « des milliers de femmes comme moi ».

En racontant mon histoire, je participe aussi à faire connaître la leur. Et je souhaite à toutes celles qui vivent dans la peur de parvenir à se libérer, et de trouver le bonheur.

Quelle a été votre réaction à la découverte de *A Thousand Girls Like Me* ?

Je ne savais pas comment Sahra s'y prendrait pour en faire un film, mais la première fois que j'ai vu le film fini, j'y ai reconnu mon histoire. C'était comme si je me retrouvais

pour la première fois au cinéma, et que je voyais défiler ma vie à l'écran.

Je suis très contente du résultat, j'ai montré le film à tous mes plus proches amis. Les larmes me sont venues quand je me suis revue dire « au revoir » à ma mère, sur le point de m'envoler pour la France.

Il faut désormais que je vienne en aide à ma mère. Elle me manque. Elle a souffert avec moi toutes ces années.

Vous accompagnez le film avec Sahra en festivals, quel est le retour qu'on vous fait en ces occasions ?

Les spectateurs me prennent dans leurs bras et me soutiennent. Grâce à eux je me sens fière d'avoir fait ça.

Comment s'est déroulée votre arrivée en France ?

Au départ, les choses étaient vraiment difficiles. Mes enfants se sont retrouvés malades, et ils demandaient après leur mère. Ils ont toujours considéré ma mère comme leur propre mère, et cela leur a pris du temps de m'accepter comme telle.

Mais notre vie a rapidement pris un nouveau virage lorsque mes enfants ont commencé l'école. C'est aussi à ce moment que j'ai rencontré mon compagnon. Nous nous aimons tellement ! Et les enfants s'en sortent si bien à l'école qu'on les considère comme des génies ! Cela m'apporte beaucoup de bonheur, et tout autant de responsabilités. Mais je n'aurais jamais pu rêver un jour avoir cette vie-là.

Très récemment, la loi a prévu de baisser l'âge du consentement sexuel en France. Au regard de votre parcours, que vous inspire un tel projet de loi ?

Je pense que les lois sur le consentement sexuel devraient apporter plus de sécurité aux femmes et aux jeunes filles, parce que notre quotidien présente beaucoup plus de risques. Avec ce type de projet de loi, je ne me sens pas rassurée pour la sécurité de ma fille, même ici en France.

C'est une honte ! J'ai l'impression que nous sommes en recul sur ce qui touche à la compréhension de la condition des femmes, alors qu'il y a encore tant de progrès à faire.



SAHRA MANI

Biographie

Sahra Mani est réalisatrice de documentaires de cinéma, de nombreuses fois primés en festivals. Également productrice, elle a fondé la société Afghanistan Documentary Film House.

Après l'obtention d'une licence en production et diffusion du cinéma numérique, et d'une maîtrise en réalisation documentaire, à l'University of Arts de Londres, elle rentre en Afghanistan afin de mettre ses compétences au service de son pays.

Elle est l'organisatrice de plusieurs festivals de cinéma, comme "A window to peace annual Film Festival" à l'Université de Kaboul.

Ses films sont consacrés à son pays, l'Afghanistan, et se focalisent particulièrement sur les droits des femmes et de l'enfant, ainsi que sur l'éducation.

Filmographie sélective

2009 *David Lean cinema*, court-métrage documentaire

2010 *The Kite*, court-métrage de fiction

2011 *Divorce By Heart*, court-métrage documentaire

2011 *Kaloo School*

2012 *Schools That Never Exist*, court-métrage documentaire

2012 *Rhythm Of London*, expérimental

2012 *Beyond The Burqa*

2016 *Long Night*, expérimental



DERRIÈRE LA CAMÉRA

Réalisation Sahra Mani
Scénario Sahra Mani, Khosraw Mani, Olivier Trives
Production Nicole Levigne
Société de Production Les films du tambour de soie
Co-production Afghanistan Doc House, Marmitifilms,
First Hand Films
Image Sahra Mani
Son Hussain Kargar
Montage Sahra Mani
Assistants montage Gabriel Laurent, Jacob Lombardi
Montage son Renaud Denis
Mixage Alexandre Widmer
Étalonnage Isotta Trastevere
Musique originale Élodie du Détroit & Jacobo Velez Mesa, Cyril Orcel

Distribution France : BlueBird Distribution

